

Pauvre enfant !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 16

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206813>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'épouse vient le consulter et selon l'indication prend telle ou telle attitude...
C'est un ménage très moderne.

DZEMOTTET ET LE RELODZO

Le reldozo de Mollie-à-Gaupe étai on pucheint reldozo que l'étai ào moti (église). L'avai dou m'asse gros que d'ài bouffet de gardaroba et, quand on lo remontève, on vavai cliiau dou gros affère que s'infatavaint amont dein la tièce, quasu treinta p' de hiautiau. Quand fièsai lè z'hàore, ion, lo pe petit redecheindà tot bounameint, et s'arretève tant qu'à l'hàora d'apri. Po pouai guegni iò l'étant lè m'et vère se lo reledzo avai fauta de remontà, lài avai tot avau onna portetta. Ti lè coup que ie passève perquie devaint, *Dzemottet* avovessai la portetta, vouàitve lè m'et et se l'étant avau t'zavice remontà, por cein que l'étai payi po fère clli l'ovràdzo treinta franc per an. Et lài passève prau soveint p' ce, pè la mau que l'avai on prà de la part de lèvé-dau moti et que lài fasai palourà sa tchivra tot lo tsautein. *Dzemottet* amève bin sa tchivra nàire et brillantse, et la tchivra l'avai onna brelère po *Dzemottet*; et quand stisse la menève ein tsamp, la tchivra sè frolève à sè tsausse ein breinneint la quáva et pétolève de dzodïo.

On dzo que revegnant ti lè dou de l'herba, la tchivra et pu *Dzemottet*, et que passavaint vè lo moti, noutron corps ie v'ài que lè m'et ètant tot avau. Atant lè remontà de suite. L'eintave dan sa tchivra, preind la clii et pu... crrr... crrr... sè met à remontà son reldozo. Allève grà, clli dzo quie, sè pas se l'avai s'ài, mà jamé lo petit mà lài avai seimbliai asse pèsant.

Quand lè que fut r'avau et que f'ài ètat de reprendre sa tchivra... tot ètai v'ài; ne b'ìa, ne cordetta. Iò dau diàbblio avai-te bin pu passà? S'ètai-te détacha et avai-te fotu lo camp à l'ottò? Cein sè p'ao bin, l'è d'ài b'ite que sant quemet lè fenne: tote per brelère. Sè tracasse dan pas trau et, devaint d'allà à sa carrève, eintre ào veindàdzo dau cabaret po demàndà quartetta.

L'ài ètai pas p' d' onna menula que l'out fière l'hàora ào reldozo que vegn'ài de remontà. Mà quin' hàora ètai-te? *Dzemottet* comptève: « On coup... dou coup... trài... quatro... Dza quat'hàore!... cinq... six... sat... Mà! mà! qu'è-te cein!... huit... n'ao... Oncora!... Dh!... onze... doze... Sonne la miné!... treize... quatoze... T'einlèv'ài! »

Lo reldozo n'arretève pas. L'avai passà veingt, pu treinta... cinquanta... On ceint!... On ar'ài de que voliève tot fière ein on iàdzo. *Dzemottet* n'ètai-pe rein ào cabaret: tot ein charogneint, l'avai chautà tant qu'ào moti po vère que lài avai.

L'òvre la portetta d'avau, et vouàite ein amont dein la tièce. Fièsai ad! L'èlai omète à cinq ceint! C'ètai n'è dein la tièce, mà on vovai tot par'ài lo petit mà que décheindà et qu'ètai binstout vè la portetta. Mà! qu'è-te que lài avai d'appondu à clli petit mà? on affère n'ài et bllian avoué d'ài fetson quemet on tsevu de lotta. Que dau diàbblio ètai-te? Lè pardieu cein que fasai fière... don!... don!... qu'on ar'ài de que lo f'ài ètai ào payi.

Quand cliiau fetson furant arrevà vers li, mon *Dzemottet* lè z'eimpougne et lè tire d'onna force défro que, ma f'ài: la corda dau mà sè trosse et que tot châte fro, pè la portetta, la pietra et l'affère n'ài et bllian.

Lo reldozo bots de fière; *Dzemottet* sè redresse et sède-vo que v'ài que l'ètai que clli l'affère: sa tchivra! oi ma f'ài! sa tchivra, étrangl'ài et asse ràide qu'on péquet.

Mon gros fou de *Dzemottet*, quand l'avai èta remontà, l'avai ètatsi sa tchivra ào petit mà dau reldozo, sein peinsà que clli mà voliève pas restà quie.

MARC À LOUIS.

GARE, LES PLUMES!

DANS un tramway presque complet, un monsieur et sa femme, au prix de bousculades, d'écrasements de pieds multiples, avaient fini par trouver place. A peine le monsieur était-il assis qu'il poussa ce gémissement:

— Ah! mon Dieu!... je n'y vois plus!... J'ai perdu mon binocle!

Et, myope comme une taupe, le pauvre homme, en quête de son pince-nez, se mit à tâtonner éperdument...

— Je l'en prie, murmura-t-il à sa femme, aide-moi... cherche... je n'y vois rien...

— Tant pis pour toi! riposta l'épouse, de fort méchante humeur. Ça t'apprendra à me faire monter en tramway, un dimanche. Voilà où tu en arrives avec ta manie de toujours « lésiner » quand il s'agit de prendre une voiture. Tu as perdu ton binocle: c'est bien fait!

Et une scène de ménage éclata, qui attira sur le couple l'attention des voyageurs, dont l'un s'écria soudain:

— Mais le voilà, votre binocle!

Du doigt, en effet, il montrait le pince-nez suspendu comme un stalactite à une plume de faisane dont s'empanachait le chapeau envahissant d'une des voyageuses du tramway.

La plume redoutable avait, au passage, embroché et cueilli le lorgnon sur le nez du myope!

LES HEUREUX!

A l'orée d'une sapinière. Dans le champ qui la borde, tout près, une maison unique, toute vieille, toute lézardée, avec une cheminée couverte de « tavillons ». Des prés verdissants monte un troublant parfum. Les routes éblouissent. Le long des murs, dardés de soleil, se hasardent, timides, les petites « gremlinettes ».

J'ai sorti de ma poche l'inévitable livre du jour, en l'occurrence, « Chantecler »; et devant un brillant auditoire: deux amis assis aux fauteuils d'orchestre, c'est-à-dire sur deux troncs de sapin, je déclame le « matin du coq ».

Le grincement d'une porte coupe en deux une de mes tirades. Dans l'entrebaïlement sombre, apparait, on eut dit d'une sorcière, une petite vieille toute courbée sous les ans, toute ridée dans la cape noire qui encadre son visage. Curieuse, elle s'avance pour voir quel est le personnage qui vient, en ce lieu solitaire et tranquille, claironner ainsi à sa fenêtre.

Surpris et pour ne pas effaroucher la bonne vieille, j'arrête ma lecture et, lui souhaitant le bonjour:

— Alors, madame, vous voulez aussi écouter? — Oh! là, mon té oui; on écoute tout; et puis surtout aujourd'hui que je suis enrhumée.

Alors, je reprends ma lecture et la poursuis jusqu'au bout devant mon auditrice inattendue, dont les yeux, étonnés, ne me quittent pas.

Mes amis, éblouis, grisés par les rimes opulentes et surtout par le premier soleil d'avril, rêvent, l'œil fixé sur la pointe de leurs souliers.

La vieille, qui n'a rien compris à l'éloquence grandiloquente de cette basse-cour en liesse, nous considère maintenant tous trois de la tête aux pieds, à l'égal de bêtes curieuses, et, remarquant l'état de nos souliers:

— Y a encore joliment de poussière sur les routes, tout de même!

Je rengainai coq et faisane, si indifférents à la bonne femme, et, bavardant avec elle, par hasard, je prononçai le mot de « comète ».

A ce mot mystérieux, qui évoque dans l'esprit de la paysanne l'idée d'un bouleversement général, de la fin du monde, elle oublie son rhume de cerveau.

— Eh bien oui, fait-elle, me regardant un peu de travers, comme si de la poche où j'avais serré le livre, j'allais cette fois sortir la comète

elle-même, eh bien, oui, croyez-vous, mossieu, qu'elle veut nous faire quelque chose? Moi, je ne crois pas. Qu'est-ce qui peuvent bien en savoir, ces savants qui écrivent toutes ces horreurs sur les papiers?

— Et quoi donc, demandai-je, la craindriez-vous aussi, cette comète? La mort vous ferait-elle peur?

— Oh bien là, oui, surtout étouffée. Je sais bien que voilà... ce serait tout le monde ensemble.

— Quel âge avez-vous, ma bonne dame?

— Moi, j'ai tout de suite septante ans.

— Eh bien, il me semble qu'à cet âge on doit en avoir assez de la vie; elle n'est déjà pas si gaie.

— Taisez-vous, mossieu, plus on vient vieux, moins on voudrait s'en aller.

— Alors, puisque vous y êtes si fortement attachée, vous avez eu une existence heureuse? Vous l'êtes encore, peut-être, heureuse?

— Mon té oui. Y a bien mon homme qui est mort y a cinq mois d'un cancer au ventre. Oh! mais on l'a bien soigné, au moins. A part ça, je ne suis pas malheureuse; je vis toute seule, je ne m'ennuie pas trop, parce que je peux encore travailler; mais c'est ce rhume qui est embêtant.

Et là-dessus, la vieille nous quitta pour aller chercher son mouchoir.

Au bout d'un moment de silence:

— Eh bien, les amis, fis-je, faut-il reprendre « Chantecler »?

— Non... merci.

Avril 1910.

P. D.

Ces bonnes amies. — Madame *** emploie tous les artifices pour réparer des ans l'irréparable outrage, avec une remarquable habileté. Aux gens non prévenus, elle fait illusion « Elle est éternellement jeune », déclarent ses amis.

Mais les amies sont moins aimables et l'une d'elles disait, l'autre jour, comme on parlait de la famille ***:

— Ce bon *** ferait bien de marier ses filles. Car bientôt elles seront plus vieilles que leur mère!

Pauvre enfant! — Extrait d'une leçon clinique d'un professeur de faculté de médecine.

— Dans le passé de cette femme, nous relevons la naissance de trois enfants mort-nés, dont un *sourd et muet*.

Lequel? — M. R*** arrive, l'autre jour, chez un de ses amis dont la femme avait accouché la veille.

Le père, tout heureux et tout fier, conduit M. R*** auprès d'un berceau des blancheurs duquel émergent deux mignonnes têtes de bébés.

M. R** les regarde longuement, puis se tournant avec sympathie vers son ami:

— Lequel penses-tu garder?

Opera. — Le succès de la saison d'opéra s'est affirmé dès la première, qui, d'ailleurs, avait fait salle comble. On jouait *Manon*. La seconde, *Rigoletto*, a confirmé pleinement l'impression des débuts. C'est donc deux bons mois assurés.

Voici les spectacles de la semaine: Demain, dimanche 17: *Manon*, opéra-comique en 5 actes de Massenet. — Mardi 19: *Lakmé*, opéra-comique en 3 actes de Léo Delibes. — Mercredi 20: populaire. — Vendredi 22: pour la première fois *Le Chemineau*, opéra en 4 actes de Xavier Leroux.

Kursaal. — Nous voici à la dernière semaine de la Revue *Il pleut Bergières*. Cinquante représentations, jeudi prochain. C'est un record.

Pour cette finale, M. Tapie a encore monté une scène de danse et mouvements d'ensemble à la Fête de Gym, par les Kursaal's Girls; en outre, à l'acte des Galeries du Commerce, deux duos nouveaux: un sur les Armaillis et un sur un sujet lausannois. Avec la scène désopilante de Géo et May-Blossom en agent polyglotte, ce sera une semaine triomphale que celle-ci.

Dimanche, dernière matinée, avec la Revue.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAY

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.